

Advertiser.

Journal Officiel de la Paroisse de Saint-Jacques.

Publié par Wm. B. BAILEY.

Journal Officiel de la Paroisse de Saint-Jacques. Publié par Wm. B. BAILEY.

Personnes et-donnons nommés sont membres de notre feuille dans et pour l'année 1869.

Carrière, Quebec, Côte Gélée, Riville.

C'est qui désirent disposer de leur terres par vente, sont tenus de savoir que nous les offrirons ainsi que les conditions de vente, en quel cas les terres nous devront que le prix de l'achat.

C'est notre devoir comme journal de donner à nos lecteurs et à nos abonnés toute notre communauté, l'attention de nos lecteurs à la situation de l'Association Allemande de la Nouvelle-Orléans, adressée au 101-103-105 et surtout aux personnes et hommes d'affaires.

Investigation de cette affaire a pris une tournure à laquelle nous étions loin de nous attendre.

Il n'est pas besoin de dire plus long pour savoir comment et par qui la tranquillité publique a été troublée dans notre paroisse.

CHENILLES.—On nous a rapporté que des chenilles, que quelques personnes considèrent les précurseurs de la véritable chenille à coton, ont fait leur apparition dans quelques champs du côté du Maniché dans l'intérieur.

Les chaleurs ne diminuent pas, elles sont toujours excessives. Aussi nous avons une continuation des fièvres.

La maison de Cour, la nouvelle, est presque terminée. Comme les ouvriers se font rares, il faut faire appel à l'étranger.

—Trois mandarins, professeurs de chinois, sont venus se fixer à Gentilly en St-Jacques.

—Au fond me dit le cochier. Je pouvais donc jusqu'à la seconde de ces cases et m'assis. Alors une porte que je n'avais pas remarquée se ferma sur moi, et un instant après j'entendis que la première case, celle qui se trouvait immédiatement à l'arrière, était également occupée par un nouvel arrivant.

—Calmes les dîners en modeste convive assis-toi au banquet de la vie et ne demande point ce qui n'est pas sur la carte.

—Voulez-vous que j'aille au plaisir à me trouver avec vous? Montrez moi que vous en avez à vous trouver avec moi.

Tristes Evénements.

D'après les professions de foi enfantées par le parti Radical, son but en établissant des journaux subventionnés par le gouvernement, dans toutes les paroisses de l'Etat, est, dit-il, d'instruire le peuple, de prêcher la paix, la concorde et l'harmonie et d'amener tous les citoyens à la pratique morale et de la charité chrétienne.

Il y a à peu-près trois semaines qu'un papier radical a été établi dans notre ville, sans moindre opposition, sans la plus petite menace de la part de la population de Thibodaux.

Dans la nuit de samedi dernier et dans la journée de dimanche, ce calme a été rompu et la tranquillité troublée. Voici comment: Les trois ouvriers employés à l'imprimerie du journal radical se sont rendus samedi soir à un bal qui se donnait dans la résidence de M. Théodore Picot.

Le lendemain, une demoiselle qui se trouvait à passer sur la banquette devant l'imprimerie fut insultée. Enfin le même jour, vers trois heures de l'après midi, l'un d'eux frappa en pleine poitrine, avec un énorme couteau (Bois-Knife) et sans provocation, un Irlandais inoffensif.

L'investigation de cette affaire a pris une tournure à laquelle nous étions loin de nous attendre. Après que l'avocat de l'accusé eut développé ses arguments tout à son aise, le juge de paroisse a refusé la parole à l'avocat de l'Etat qui n'a pu plaider un seul mot pour défendre les droits de l'Etat.

Il n'est pas besoin de dire plus long pour savoir comment et par qui la tranquillité publique a été troublée dans notre paroisse.

CHENILLES.—On nous a rapporté que des chenilles, que quelques personnes considèrent les précurseurs de la véritable chenille à coton, ont fait leur apparition dans quelques champs du côté du Maniché dans l'intérieur.

Les chaleurs ne diminuent pas, elles sont toujours excessives. Aussi nous avons une continuation des fièvres.

La maison de Cour, la nouvelle, est presque terminée. Comme les ouvriers se font rares, il faut faire appel à l'étranger.

—Trois mandarins, professeurs de chinois, sont venus se fixer à Gentilly en St-Jacques.

—Au fond me dit le cochier. Je pouvais donc jusqu'à la seconde de ces cases et m'assis. Alors une porte que je n'avais pas remarquée se ferma sur moi, et un instant après j'entendis que la première case, celle qui se trouvait immédiatement à l'arrière, était également occupée par un nouvel arrivant.

—Calmes les dîners en modeste convive assis-toi au banquet de la vie et ne demande point ce qui n'est pas sur la carte.

—Voulez-vous que j'aille au plaisir à me trouver avec vous? Montrez moi que vous en avez à vous trouver avec moi.

L'Esprit des Autres.

Aujourd'hui, quand nous visitons une des montagnes qui dominent le Rhin, le paysage nous attire d'abord, comme attirait Saint-Just et Lebas; mais, à l'émotion succède un autre sentiment. Après avoir vu, nous aimons à nous souvenir. L'imagination est surtout faite de mémoire; elle se plaît à faire revivre les hommes qui sont morts et à redonner leur premier aspect aux ruines qui tombent.

A nos pieds passe le Rhin, qui va des Alpes Suisses aux sables Hollandaïes, portant à l'Océan les eaux de sa source et de douze cents rivières.

Le Rhin qu'on appelle Allemand à droite et Français à gauche. Le soleil vient de se lever; mais il n'a pas encore dissipé le brouillard léger qui recouvre le fleuve.

De ce brouillard s'élèvent tour à tour les grandes figures que la légende a dorées, que l'histoire a dérites.

C'est Jules César, tête nue sous la bise, en avant d'une légion. Le vent soulève son manteau de pourpre. Son bras nu, sortant à demi de la manche française d'or de sa tunique, indique le fleuve qu'il faut traverser.

C'est Charlemagne, en tunique de lin, une veste de peau de loutre sur les épaules, entouré de ses douze pairs.

Il disparaît; l'Empire passe des Francs aux Germains; le Rhin devient Allemand. Mais voici François Ier, Henri IV, Richelieu, le regard fixé sur le même point, poursuivant une œuvre commune.

Voici le grand Condé, tournant vers les soldats de vingt ans qui le suivent son regard au profil d'aigle. Il tient à la main le bâton de commandement qu'il jetera par-dessus les défenses de Fribourg certain que ces jeunes vont le raffuser.

Ces vieilles bandes sont celles de Turénne, nous leur devons l'Alsace. Cette file de carrosses et de cavaliers, c'est la cour de Louis XIV allant assiéger les villes des Pays-Bas.

Ce seigneur, en voiture de gala, c'est le duc de Richelieu, qui se rend en ambassade à Vienne.

Ce vieux soldat, en cariole d'osier, c'est le maréchal de Saxe, qui inspecte son camp. Encore un intervalle! Encore des uniformes! Ce jeune homme, en habit bleu, aux épaulettes d'or noires, au long cheveu châtain, aux yeux noirs, s'appelle Hoche.

Ce Hussard de vingt-cinq ans, au visage encadré de cadettes blondes, se nomme Marceau.

Hoche et Marceau, les plus jeunes et les plus purs de nos gloires républicaines! Merlin de Thionville, ceint de l'écharpe de représentant du peuple, un sabre au côté, à cheval, commande le drapeau de la garnison de Meyence.

Jourdan regarde en face les cent canons qui semblent lui défendre le passage du Rhin. Bah! il passera tout de même.

Moreau, dans un sentier de la Forêt-Noire, cause avec Gouvion Saint-Cyr. Un homme, en uniforme vert, penché sur le cou de son cheval, regarde défiler des régiments.

L'homme, c'est Napoléon; les régiments portent un nom commun: la Grande armée.

Les poètes succèdent aux généraux, les écrivains aux soldats.

Ce grand bourgeois qui regarde les chutes de Schaffouse, s'appelle Montaigne. Cette femme qui, trois siècles plus tard, s'arrête pensive à la même place, c'est Mme de Staël.

Le grand jeune homme blond qui l'accompagne se nomme Benjamin Constant. Voici Victor Hugo, demandant aux berges en ruine les légendes et les mystères du passé.

Lamarine, coulant aux flots un rêve de paix à venir... Beranger, le front courbé sous les souvenirs de l'invasion: Le Rhin lui seul peut retremper nos armes!

Musset relevant gaiement un défi: Nous l'avons eu, votre Rhin allemand; Il a tenu dans notre verre!

que, dans un omnibus, on place une cloison allant du milieu de la porte où se tient le conducteur, au milieu des écriteaux qui se trouvent au fond et auxquels est allongé le cochier.

Le cocher accompagné d'un garde de Paris est assis sur le devant, au même niveau que les dévants; les deux cellules qui se trouvent au devant de la voiture présentent cet avantage particulier qu'à la partie où s'adosse le cochier et son compagnon, la cloison, au lieu d'être pleine, est remplacée par un grillage.

Le cocher accompagné d'un garde de Paris est assis sur le devant, au même niveau que les dévants; les deux cellules qui se trouvent au devant de la voiture présentent cet avantage particulier qu'à la partie où s'adosse le cochier et son compagnon, la cloison, au lieu d'être pleine, est remplacée par un grillage.

On voit au dehors les gens qui passent. On a comme un renouvellement de la liberté, tandis que dans les cellules intérieures, c'est à peine si, par les entrecroisements des auvents, on peut apercevoir le ciel ou le sommet des plus hautes maisons.

Cependant je viens d'apercevoir les murailles noires de Mazas. La grande porte de fer s'ébranle. Nous sommes arrivés.

On disait, dans ces derniers temps, que Mazzini, attiré par les émeutes, était allé à Paris. C'était une fausse nouvelle.

Mazzini n'a point quitté sa résidence habituelle. Ce qui se passe à Paris ne l'inquiète point. L'Italie est son unique préoccupation.

Il vit seul dans une maison retirée, avec un vieux domestique. Il se soucie de la France autant qu'un poisson d'une pomme.

Ce domestique de Mazzini, qui ne le quitte jamais, a été le héros d'une aventure assez curieuse. Mazzini se trouvait dans un salon plus que la petite ville d'Italie. Il conspirait, et la police avait les yeux sur lui.

Pour détourner les soupçons et dérouter la surveillance, Mazzini imagina de feindre une maladie grave. Il appela un médecin. Ce médecin n'était pas de première force. Il crut que Mazzini lui dit. Il établit là-dessus son diagnostic; il conclut à une fièvre typhoïde compliquée de plusieurs autres maladies.

Le médecin revint. Il fit d'autres ordonnances. Le domestique acheta d'autres drogues. Bref, le danger étant un peu passé, la police étant un peu endormie, Mazzini crut que le moment de guérir était arrivé.

Il se leva. Son premier soin fut alors d'aller ouvrir le placard où son domestique avait enfilé tous ses achats pharmaceutiques. Quel ne fut pas son étonnement! Les bouteilles qui les avaient contenus étaient rangées sur deux rangs, bien en ordre, bien alignées, mais elles étaient vides!

—Qu'avez-vous fait de toutes ces drogues? demanda-t-il à son valet. Le valet rougit.

—Je vous demande ce que vous avez fait de ces drogues. —He bien! monsieur, dit le valet en prenant son courage à deux mains, je les ai avalées!

—Vous... vous les avez avalées! Malheureux! Pourquoi cela? —Ah dame, monsieur! ça me faisait trop de peine de voir faire tant de dépense pour rien. Je n'ai pas voulu que vous perdiez votre argent.

Le domestique, qui avait eu de quoi tuer cinquante hommes, n'avait pas été malade une seconde.

Vous rappelez-vous une jolie histoire contée par Montesquieu? Un de ces effroyables tyrans de l'antiquité sur lesquels la vieille Grèce a entassé tant de légendes, avait défendu aux citoyens de s'aborder dans les rues et de causer entre eux; c'étaient les lois contre la liberté de la presse de ce temps-là.

On ne se parlait donc plus que par gestes; le tyran vit bien que cette manière de converser avait encore des inconvénients pour le pouvoir, et par un édit, il proscrivit même les plus simples gestes.

Le peuple alors s'assembla sur les places publiques, et tous, se regardant les uns les autres, ils se mirent à verser des larmes en silence. Le tyran, furieux, fit avancer ses satellites, pour réprimer cette manifestation de douleur; mais les soldats, voyant pleurer la foule, ne purent eux-mêmes retenir leurs sanglots, et se mirent à pleurer aussi. Ce fut le dernier jour du tyran.

Cette anecdote m'est revenue en mémoire, tandis que je regardais l'émeute parisienne et la façon dont elle se comportait. Les fauteurs de troubles n'étaient pas cinq cent, et ils semblaient être sortis des plus hautes bas-fonds de la population.

Comment ont-ils pu tenir en échec, durant trois jours, un gouvernement si résolu et si fort? C'est que l'autorité se trouvait en face, non de cette petite horde, dont elle

aurait eu bien aisément raison, mais de cette foule énorme, qui était horriblement gênante, par cela même qu'elle était désarmée et passive.

Il fallait, avant d'agir très énergiquement, savoir si on l'avait pour ou contre soi. Elle n'était, il est vrai, aucune résistance; mais cette mollesse seule et cette fluidité faisaient sa force.

Ce ne sont point des amas de pierres dures que l'on oppose aux coups de l'artillerie, mais des sacs de terre, des revêtements de gazou où le boulet s'enfonce et disparaît.

Cette profuse masse flottante, qui n'est pas tenue devant dix hommes armés de chassepots, envole à ses plus fâcheuses la police et la troupe dont elle gênait les mouvements et troublait les âmes.

FRANÇOIS BARCEY. LA TERRE.

Si la terre, pour une cause ou une autre, était instantanément arrêtée dans ses mouvements, sa température s'élèverait brusquement à un degré si élevé que toutes les matières qu'elle renferme, si réfractaires qu'elle fût, seraient réduites en vapeur.

Globe de vapeurs surchauffées la terre a été dès son début, et immédiatement globe immense de vapeurs elle redeviendrait.

Nous serions tous calcinés, liquéfiés, vaporisés! Ceci n'est pas un conte inventé à plaisir.

Les calculs les plus indiscutables, basés sur des expériences parfaitement décisives, ne laissent aucun doute à cet égard.

Le mouvement ascendant se transforme en chaleur. Un boulet dont la vitesse est annihilée, quand il heurte la cible, s'échauffe au point qu'il n'est pas possible de la toucher avec les mains.

Or, qu'est-ce que la vitesse ascendant du boulet, 400 mètres à la seconde, côté des trente millions de mètres de vitesse du globe terrestre!

Une roue en fer qui tourne et que deux électro-aimants arrêtent brusquement dans son mouvement devient brûlante.

Et ici les aimants agissent à distance, par simple influence, il n'y a pas choc. La terre, ainsi arrêtée, passerait aussitôt au rouge cerise, au rouge blanc: pierres, métaux, rien ne résisterait!

Nous disparaîtrions dans un océan de feu, au milieu d'un cataclysme épouvantable, dont heureusement ni l'histoire ni la géologie n'ont jamais signalé exemple.

—On s'est souvent occupé de cette question: Un chrétien, dans le sens religieux du mot, doit-il se mêler de politique? Le célèbre Spurgeon s'est prononcé à ce sujet d'une manière définitive. Il grondait dernièrement du haut de la chaire quelques-unes de ses ouailles de ne pas s'occuper de politique sous prétexte que, selon l'expression des Saintes-Ecritures, "ils n'étaient pas de ce monde."

C'est une pure métaphore, ajoute le prédicateur. Autant vaudrait dire que parce que vous êtes les brebis du Seigneur, vous refusez de manger une côtelette de mouton, de peur d'être accusés de cannibalisme!

Voici un trait qui nous a semblé trop naturel pour le laisser perdre: Une bonne vieille femme âgée de près de cent ans, à qui on annonçait que sa fille aînée venait de mourir à l'âge de soixante-seize ans; s'écria en pleurant: Ah! J'avais toujours dit que je ne pourrais jamais élever cette enfant là!

Calino, valet de chambre apporte un matin à son maître une paire de bottes dont les tiges ne s'accordaient nullement, l'une était infiniment plus développée en longueur que l'autre.

—Comment se fait-il que mes bottes se trouvent ainsi dépareillées? lui demanda son maître. —Je n'y comprends vraiment rien, monsieur. Et ce qui m'ostime le plus c'est que l'autre paire est absolument dans le même cas! répondit-il.

Mort du Diable.

Amis, rejoignons nous, chantons la chansonnette. Et nous nous bien la sorti; L'humaine s'éteint et n'a plus la venette, Car le vieux Diable est mort.

La chose est arrivée En France, l'autre jour, Et nous l'avons trouvée Simple comme bonjour.

Par un beau clair de lune, Quand la lune est au rond, Margot était une fille cherchant l'aron.

C'était le diable.—Comme Margot rôlât le soir, Elle vit un bonhomme A théorie tout noir.

Et le trioque anstère Était un bon curé, Revenant au presbytère, Où Deux s'est retiré.

Margot trouva la chose De son goût fait exprès; Elle sourit elle osa, Et regarda de près.

Le vieux était pudique, Car l'âge est un vainqueur; Jamais fille impudique N'avait troué son cœur.

Où il frappa la tête Sur la barre du cou, Et fit voler sa tête... Dieu seul pourrait dire où.

Une couleur rose Trouvait au lendemain, Nous prouve que la chose N'est pas dite à la main.

(Louisianais) J. G. L'Instruction en France.

Le Journal officiel de l'Empire français a publié un exposé de la situation des cours d'adultes au 1er avril 1869. Nous les résumons ainsi:

"Pendant l'hiver 1868-1869, il a été ouvert, dans 26,234 communes, 28,172 cours d'adultes pour les hommes, et dans 4,990 communes, 5,466 cours d'adultes pour les femmes, qui ont fonctionné du 1er avril 1868 au 1er avril 1869.

Le nombre des élèves a été de 793,136, dont 678,723 hommes et 114,383 femmes.

"On compte 13,763 élèves adultes de plus que la précédente année.

"Le nombre des personnes complètement illettrées qui ont assisté aux cours n'a été, cette année, que de 11,530,010 tandis qu'en 1867-68 il s'était élevé à 12,230,010.

"Les ressources locales affectées à l'entretien des cours d'adultes se sont élevées à 1,847,953 fr. 65 c. La subvention de l'Etat est en dehors de ce chiffre, ainsi que les frais des médailles et des livres qui seront distribués en prix lors de la session des conseils généraux.

"11,314 instituteurs ont fait gratuitement des cours d'adultes; 12,869 autres ont même supporté une dépense de 283,233 fr. 24 c, soit en moyenne 22 fr. par instituteur pour subvenir aux frais de chauffage et d'éclairage."

L'institution prospère. —Dernièrement, un jeune fou écrit dans la même journée deux lettres fort ridicules à Mlle. Schneider; le lendemain une troisième arriva. Ah! s'écria l'artiste, il tient donc bien à prouver qu'il est un sot en trois lettres.

Vu qu'il a plu au Suprême Dispensateur de tous biens et de toutes grâces d'appeler à lui notre digne et bien aimé frère Louis Cournez, Il est résolu, Qu'en nous soumettant aux décrets d'une sage Providence, nous les membres de Hope Lodge No. 148, F. A. M. éprouvons en la mort de notre frère Louis Cournez, la porte irréparable d'un digne frère et ami.

Que nous parlons sincèrement la douleur de la famille de notre digne frère, qui ici bas fut toujours Maçon zélé et irréprochable. Que les membres de Hope Lodge portent pendant trente jours, la marque habituelle de deuil, en gage de leur estime pour le frère décédé.

Qu'une copie de ces résolutions sous le sceau de la Logo soit transmise par le Vénérable, à la veuve de feu notre frère et publié dans le "Lafayette Advertiser." Comité. A. V. MARTIN, J. H. WISE, W. B. BAILEY.